
Créé le 30 novembre 1998 - par **Nabih Azya**

Loin de toute tentation d'oubli, le superbe Beyrouth fantôme préfère raviver les plaies de la guerre du Liban. Son réalisateur, Ghassan Salhab, y invente des solutions formelles stimulantes, associant fiction et témoignages.

Mercredi 13 octobre, jour de guerre ! L'une, intergalactique, se déploie dans la logique d'une menace, fantôme. C'est Star wars, l'inhumaine. La seconde est civile : Beyrouth fantôme, guerre humaine, trop humaine. Vous la connaissez : elle a réduit pour longtemps une ville de fastes en une infinité de quartiers repliés sur eux-mêmes, en une balafre qui sépara alors l'Est et l'Ouest. Elle a laissé des marques, des rides. Près de dix-sept ans de guerre civile (de 1975 à 1991) ont transformé Beyrouth en une souricière, un gruyère, troué de partout. Dix-sept ans de menaces quotidiennes ont fait de la psyché libanaise un fantôme. La logique ici fut celle de l'usure.

Stars wars, Beyrouth fantôme... une fois filmées, les guerres sont-elles pour autant finies ? Filmer la guerre, est-ce que cela revient à s'inventer une mémoire de soldat en bricolant de l'héroïsme pour s'en tirer à bon compte ? A enterrer les blessures une fois pour toutes et les ranger au musée ? Ou à déterrer ce qui a trop vite été expédié aux enfers, irriter les plaies encore vives et précipiter un travail de deuil qui tarde comme toujours à venir ?

Ghassan Salhab a visiblement choisi la troisième solution : hors de question pour lui de jouer aux innocents les mains pleines de toute façon, il ne croit pas à l'idée d'innocence, quelle qu'elle soit. Beyrouth fantôme plonge où nul au Liban n'avait osé encore remettre les pieds : dans ce marécage confus, blessé et parfois nauséabond d'une guerre longue, interminable, interminée, qu'aucun Libanais n'estime réellement achevée. Une façon cinématographique d'ausculter ce que l'on nomme plus généralement la "confusion libanaise". Son Beyrouth fantôme revient donc sur ce que le Liban avait préféré effacer de sa mémoire. Question de survie. Mais il a l'intelligence de le faire sans porter de jugement moralisateur, sans ériger de martyrs. Le faire juste au travers d'un corps paumé et presque drôle, celui d'un type en perte d'espace et de reconnaissance, continuellement absent et muet comme une tombe : un type qui a disparu dix ans, un militant de gauche que sa soeur et ses amis tenaient pour mort, glorieux combattant, martyr de la cause, idole, et qui a le mauvais goût de réapparaître comme une fleur au crépuscule des années 80, au moment où la guerre a fini par user les patiences comme les idéologies. Retour décalé, retrouvailles coincées. C'est la scène la plus symbolique du film que celle de ce retour "à la manque" : alors qu'une de ces nombreuses coupures d'électricité qui saisissent la ville à tout moment vient de bloquer l'ascenseur entre l'étage des morts et celui des vivants, Khalil est là, aussi raide qu'à son habitude, essayant de s'extirper de cet entre-deux pour retrouver sa place parmi les siens. Dans le reflet de la vitre du monte-charge, son image se trouble. Une lampe torche quasi accusatrice vient le frapper en plein visage. Ebloui, il doit faire face à sa soeur. L'essentiel du film tient dans ce mouchoir de poche : inconfortable, drôle, décevant, sec, droit et piégé.

Ensuite, il s'agira pour Ghassan Salhab de jouer avec ses images et ses sons de façon à nous "balader" dans un Beyrouth écrasé d'une lumière irréallement ocre, comme filtrée par un pare-brise, orchestrant d'improbables rencontres physiques, métaphysiques, élémentaires (la mer, cette paroi !) ou encore musicales : Oum Kalsoum est mixée sur des couches de Gavin Bryars, Eno ferraille avec Monteverdi, Ian Curtis fait la bombe avec John Cale : "Les couches sonores du monde m'intéressent. J'aime que plusieurs couches de choses se rencontrent de façon panique. Il faut savoir que le son est quelque chose d'étrange en temps de guerre. La guerre du Liban, qui était une guerre de position, mettait constamment à mal notre oreille, la développait de façon paranoïaque. Le silence était un cadeau dont on se méfiait. Pour la lumière, c'est autre chose. Si j'ai choisi au milieu du film d'accentuer les dominantes ocre, c'est délibérément pour couper court avec le réalisme : j'avais envie de basculer dans une sorte de temporalité où on ne sait pas mesurer le temps qui passe, entretenir un rapport un peu poissonneux au temps. J'avais envie que la lumière éclairant ce fantôme m'offre une chair un peu particulière."

On pense alors à d'autres fantômes teintés, ces Nosferatu de Murnau, ces Mabuse langiens que Ghassan Salhab pouvait découvrir au milieu des années 70 au Goethe Institut de Beyrouth ou plus tard dans son long exil français sous les voûtes de la Cinémathèque : "Je ne suis arrivé à Beyrouth qu'à l'âge de 13 ans. Mes parents sont libanais, mais je vivais au Sénégal. J'avais presque 17 ans quand la guerre a éclaté en avril 1975. Mes parents m'ont envoyé passer mon bac à Dakar, puis je suis tombé amoureux de Paris tout en faisant l'aller-retour avec Beyrouth et en continuant à flirter avec la gauche libanaise. Je me souviens d'être entré dans la ville en 1982 en pleine invasion israélienne. J'avais déjà un rapport amour-haine avec Beyrouth où j'avais toujours été accueilli comme un émigrant parce que je parlais mal l'arabe. Je me permets à mon tour d'être exigeant avec ce Liban qui fut longtemps fantasmagique pour moi. Aujourd'hui, je comprends enfin que cette distance me libère et me permet d'aller plus facilement que d'autres vers les questions de mémoire et de lutte contre l'amnésie."

Il fallait assister l'an dernier à la première projection publique du film à Beyrouth et guetter, à la sortie, les mines déconfites de certains. On aurait cru qu'ils avaient croisé un fantôme. Quelque chose avait fait retour, oui. Quelque chose comme un effort de mémoire. Et, au Liban, rien n'est moins évident que la mémoire. Il y flotte un sentiment de sursis teinté de réflexes suicidaires, autodestructeurs, mais mêlés de rires et de joie soûle. Le Liban d'aujourd'hui se veut violemment amnésique. Pour ce Liban, un tel film est l'invité indésirable d'une réception d'ambassade, en partie parce que sa fiction est trouée du témoignage de ses acteurs au moment du tournage en 1997 (alors que la situation est peu ou prou située en 1989), des "confessions" (pour reprendre un mot important au Liban) presque terroristes : on y dit sans scandale la jeunesse gâchée, perdue dans l'absurdité d'un conflit interminable ; on y met surtout à sac l'image d'un pays martyr "D'une façon ou d'une autre, on a tous les mains sales", on se met aussi à regretter parfois ce temps passionnément désespéré : "Je ne m'attendais pas à ce qu'un de mes acteurs dise regretter le temps de guerre. Ce n'est pas étonnant : c'est un grand moment de passion, la guerre. Il y a une vie durant la guerre, à pleins poumons, libérée des lendemains, une vie au présent."

Cette confrontation organisée entre les témoignages et la narration est la grande affaire formelle du film : loin d'une grammaire attendue opposant documentaire et fiction, telle qu'on a pu la croiser dans le cinéma d'auteur des années 70, Ghassan Salhab a, par ce tour d'affleurement cinématographique, ouvert son film sur un abîme, inventé une faille formelle qui est la traduction cinématographique du vide que renvoie son personnage-surface. L'écart entre les temps échappe soudain à la mesure : dans les témoignages, la guerre n'est pas effacée. Dans la fiction, le conflit est à ce point sans horizon qu'on doit pour vivre en faire l'abstraction. L'indécision temporelle est au creux des reins du film. Nul ne peut dire dans quelle époque on se situe précisément. Les témoignages font écho à la fiction ; le temps de guerre est passé dans la collure, le film se défait devant nos yeux. Dans le siphon de la schizophrénie de guerre, un personnage ubuesque délire les langues et les temps, brise les cycles, fait tourner la guerre. Tout est aspiré vers les tréfonds de la conscience. Dans ce puits profond, le cinéma résonne.

ARTICLES

[Proche Oriental - Ghassan Salhab](#) - 12 février 2003

Quand on écrit que Ghassan Salhab est un cinéaste arabe, on a tout dit et rien dit. Tout dit, parce qu'il est patent que Salhab...

CRITIQUES

[Terra incognita](#) / 2002

Dans une ville marquée par la guerre, écartelée entre un passé qui ne passe pas et un futur incertain, portrait d'une jeunesse...

[Terra Incognita](#) / 2002

Terra incognita se coltine la réalité concrète du Beyrouth contemporain, fascinante cité balafmée de partout, où coexistent les...

[Beyrouth fantôme](#) / 1998

Loin de toute tentation d'oubli, le superbe Beyrouth fantôme préfère raviver les plaies de la guerre du Liban. Son réalisateur,...

[Beyrouth fantôme](#) / 1998

BEYROUTH FANTOMEde Ghassan Salhab, avec Darina Al Joundi, Rabih Mroueh, Carol Aboud (1998, F, 116 mn)Loin de toute tentation...